

INSERTIONS

Stipendier de 10 heures du matin à 4 heures
le soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au
directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
restitués.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Imprimé en los Talleres de El Solero

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 60
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50
Nombre du jour	\$ 0 01	
ancien	10 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne po-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

La Politique.

L'accord? Toujours attendu, toujours promis,
toujours différé. Il y a cependant des gens bien
informés qui jurent que Phobus ne se couchera
pas sans avoir écrit son acte.

Les lois électorales? On attend l'accord,
mais, il pour s'en occuper au conseil d'Etat.
Celle illustre l'Assemblée complète, dans l'inter-
mède, le personnel de son secrétariat.

Après M. M. Vazquez (Edouard) et Tajes
(Salvador), c'est, paraît-il, le tour de M. Amadeo
de faire sa commission à l'Exécutif. Provisoire
l'un à un, en particulier, ils y passeront tous,
messieurs les généraux de l'opposition farouche.
Ce n'est pas nous qui en gémissons. — M. C. est
tout de même un plaisant spectacle.

La Poste.

Un bon point à M. Camp! comme dirait notre
ami Pardo, le dévoué et intelligent directeur
du Collège Carnot, en parlant à ses élèves. Un
bon point, oui, à M. Camp, et bien mérité.

L'administration des Postes autorise à
déposer, à partir d'aujourd'hui, dans les boîtes
vicinales de la Capitale, les imprimés dont le
poids ne dépasse pas 200 grammes et dont les
dimensions maximum sont 10 centimètres de lar-
geur, 25 de long et 2 de haut.

Ces deux imprimés, ayant ces dimensions,
qu'on ne pourrait pas introduire dans les boîtes
en fer non automatiques, pourront être déposés
dans les Agences où on les aura fait affran-
cher et où la Poste les fera prendre par ses fac-
teurs.

La Charité.

On sait à quelles difficultés pécuniaires est en
proie depuis longtemps la Commission Nationale
de Charité... bien que M. Chaulon — l'assu-
ré dans les Agences où on les aura fait affran-
cher et où la Poste les fera prendre par ses fac-
teurs.

La loterie dont elle tire le plus gros de ses
subsidies perd de plus en plus son prestige et ses
attractions; le public rechigne à ses appels déses-
pérés, et beaucoup se fâchent de voir employés à
la vente des billets une nuée d'enfants dont la
place est à l'école.

Toujours de cette situation, le Gouvernement se
procure à assurer à l'Assistance Publique des
ressources moins aléatoires. Un message a été
envoyé hier à ce sujet par l'Exécutif au Conseil
d'Etat.

A l'Hôtel de Ville.

On annonce pour aujourd'hui ou demain un
magistral coup de balai dans quelques coins et
recoins de la Municipalité. Les araignées qui
avaient tissé la leur toile pour y croquer à leur
aise d'innocentes mouches peuvent se préparer
à porter ailleurs leur industrie. — Nous voulons
croire que la politique ne fera pas tort à la jus-
tice en cette affaire. — Tout à l'électricité! Cette
fois, c'est à la Compagnie de Tramway du Paso
del Molino que nous devons l'intelligente initia-
tive du progrès. Voici, en effet, qu'on annonce
qu'elle a passé une note au Conseil Municipal
pour lui représenter la convenance de substituer
à la traction animale, qui a fait son temps, la
traction électrique qui a fait ses preuves. Tout
porte à croire que nos électriciens accueilleront
avec faveur cette ouverture. Ce sont les chevaux
qui vont être contents!

QUESTIONS SOCIALES

La Journée de Huit Heures

C'est bien singulière: c'est peut-être en
France, pays démocratique par excellence, dans
des pays à en juger par l'étiquette de nos institu-
tions, que les réformes sociales ont le plus de peine
à s'accomplir. Il y a à l'autour de nous des pays
essentiellement monarchiques où certaines de ces
réformes ont été expérimentées depuis long-
temps, et d'autres où elles sont en pleine appli-
cation, et toutes réussies. Tandis que la question
du travail de huit heures est encore considérée
dans le monde industriel français comme à peu
près insoluble en Autriche, en Allemagne, et
surtout en Angleterre elle semble résolue à l'en-
tière satisfaction des intéressés.

Et que l'on ne croie pas que les patrons seuls
ont rencontré ces succès: non, ce sont ceux que
médiocrement partisans. Il leur a fallu, pour
réussir, les ouvriers eux-mêmes, n'en sont que
médiocrement partisans. Il leur a fallu, pour
réussir, les ouvriers eux-mêmes, n'en sont que
médiocrement partisans. Il leur a fallu, pour
réussir, les ouvriers eux-mêmes, n'en sont que
médiocrement partisans.

Comment se fait-il donc qu'en France le monde
industriel aussi bien que le monde des tra-
vailleurs soit encore réfractaire à l'application
de la journée de huit heures?

Sciait-ce par routine ou par crainte de l'in-
succès d'une part et d'autre part les ouvriers
craignaient-ils que les patrons cherchassent
une compensation immédiate à l'avantage que
leur serait ainsi fait? Nous ne pouvons nous pro-
noncer sur ce point, mais nous sommes certain
que l'industrie française sera tôt ou tard forcée
d'adopter les méthodes de travail de ces concu-
rents, comme elle sera obligée d'adopter leur ou-
illage perfectionné, le propre intérêt des in-
dustriels amènera tout naturellement une réfor-
me devant laquelle les déclarations socialistes
seront restées vaines. Qui sait si ce n'est même
pas à cause de ces dernières que nos industriels
entrent avec tant d'hésitation dans la voie du
progrès?

Il est charmant ce mélange de braves gens, à
Ivry, qui vient de brusquement recevoir la visite
de la Fortune. L'espèce, entrepreneur de peintu-
re, qui travaille au dehors, la mère qui tient
la boutique de couleurs. Et quand on demande à la
bonne femme que maintenant ils vont faire, elle ré-
pond simplement qu'il n'y aura rien de changé,
qu'elle et le père continueront la besogne, qu'ils
ne considèrent cette forte somme que comme un
moyen de travailler avec sécurité. Et devant
ces gens que cinq cent mille francs tombés com-
me d'une planète ne font pas délirer, on songe
à la souveraine bêtise, à la morgue, à la hâte
d'oisiveté capitaliste qui distinguent les bour-
geois s'ils ont un "quatre sous".

Quoi, les bonnes gens d'Ivry ne veulent pas
épater leurs voisins, paraître tout en or, prendre
un air de revanche sur les gens pénales ou mo-
destes? Ils ne décrivent pas ce qui maintenant
pourrait être l'accomplissement de leurs rêves et
de leurs rêves? Non rien, ils n'ont pas vu vivre en
petits rentiers sur la ligue de la Bastille, l'argent
insupportable ne leur fait pas renier le coin de laur
ils ont vécu, le métier qui les honore, et voilà,
de la manière la plus justifiée, que bien
loin leçon de réalité.

Aussi bien, ces jours-ci, Emile Zola prenait à
témoin son œuvre, qui est effectivement gran-
diose; mais que deviennent les types étranges de
l'Assommoir devant le spectacle que donne ce
millier de travailleurs, et que reste-t-il de cet-
te soi-disant vérité, applicable à la masse, si non

les apparences d'une diffamation? Dit vrai, en
voilà, pris sur le vif. Alors, père Guit, le bon
sens, la sagesse, la noblesse du peuple sont en vous.
Et c'est plaisir de voir mises en échec par des
humbles précisément, les forces de déformation
de l'Argent.

Alexandre Hopp.

Guyot contre Guesde

M. Yves Guyot n'aime pas les socialistes, et
il a bien raison. Il n'est pas de jours, pas de nu-
méros du *Sicde* où l'ancien ministre des tra-
vailleurs Publics ne sorte ses écrivains pour en
donner quelques coups soit à M. Jaurès, soit à
M. Guesde, soit à quelqu'un d'autre membre plus ou
moins connu du parti socialiste.

Pour se venger, M. Guesde traitait, l'autre
jour, M. Guyot, de "laussaire par excellence",
dans une grande réunion contradictoire à Bur-
deaux. Au reste, ce sont là jeux d'économistes
et il faut se souvenir de ce que Bastiat et Prou-
dhon se sont autrefois jetés à la tête, sous l'arbi-
trage de J.-B. Say, lui-même, qui tout grave
qu'il était ne dédaignait pas de descendre dans
l'arène pour y prendre quelquefois le caleçon,
comme on dit en langage laïque.

Aujourd'hui, M. Yves Guyot pose quelques
questions embarrassantes à M. Jules Guesde.
Le rédacteur en chef du *Sicde* écrit:

Mais j'ai posé une question à M. Jules Guesde,
s'il renie l'ordre du jour dans lequel, le 7 février
1896, il se déclarait "solidaire des mineurs de
l'Aveyron", lisez des assassins de Watrin; s'il a
pendu au râtelier "le fusil libérateur" qu'il bran-
dissait dans la réunion du 3 juin 1895; si son
collectivisme se résume en respect de la propriété
individuelle, le Jules Guesde, élu par la ville
sainte de Roubaix, n'est qu'un faux Jules
Guesde.

Il y a erreur sur sa personne. Ce socialiste
n'est qu'un bourgeois. Ce révolutionnaire n'est
qu'un conservateur.

M. Jules Guesde est le lièvre qui veut faire peur
aux grenouilles; mais, dès que quelqu'un le
prend par les oreilles et le secoue, il s'empres-
se de proclamer sa qualité légitime et d'affirmer
qu'il est inoffensif. Il s'écrit avec effarement:
"On lui a fait dire... Il n'a pas voulu dire...
Lui, révolutionnaire! le pauvre homme!... de
loin, de très loin... Lui, collectiviste!... cer-
tainement, mais propriétaire pour les proprié-
taires!..."

C'est le pire de la casuistique socialiste!...
Eh! eh! le "pire de la casuistique socialiste",
est un joli mot qui vaut le faussaire par excel-
lence. La polémique d'ailleurs continuera, car
M. Yves Guyot nous annonce pour octobre,
sous un titre bien alléchant, la "Comédie socialis-
te", un volume où seront exposées les contra-
dictions économiques des disciples dégénérés
de Karl-Marx.

Le parrain d'une rue

Le Président de la République vient de si-
gner le décret qui donne à la rue du Bel-Respi-
re le nom d'Arçene Houssaye. Et il faut l'ap-
prouver d'avoir voulu prolonger ainsi le souve-
nir d'un homme en qui s'incarna un type qui
n'est pas très répanda, celui de l'homme heu-
reux.

Il a eu la beauté, la richesse, l'honneur, l'amour,
et jusqu'à la fin, alors même que sa démarche
semblait fléchir et sa barbe si bellement blonde
s'attrister, il conservait sur lui comme un peu de
leur parfum. De ses romans innombrables, or-
nés de portraits à la sanguine, — ô les médiail-
lons de ses héroïnes, je les vois encore rayonn-
ner au sein des fastueuses éditions qu'il aimait,
il ne restera pas une ligne; de ses esquisses de
Grandes Dames, de Comédiennes, de Comédien-
nes, pas un trait ne subsiste, mais durant toute
sa vie ce monument de frivolité, de malicieuses,
de grâces adorables, lui a donné l'illusion.

Comme tout le monde il avait "l'Air Paris",
mais quand pour d'autres, les fêtes ne vivent
qu'un matin, la gloire de ces Redoutables à lui est
restée; comme tout le monde il avait fait un jour-
nal, mais par un privilège extraordinaire; au-
jourd'hui encore on parle de "l'Artiste"; il avait
administré le Théâtre-Français, en faveur de la
fortune, de l'Empire, et de Rachel, mais jus-
qu'au dernier de ses jours, M. Le Bargy ne pou-
vait changer de cravate, Coquelin revenir de
voyage, Mlle Dugay avoir un bobo, le souffleur
se tromper d'un hémistiche sans qu'à l'instant
on invoque en consultations importantes son
autorité et sa compétence. C'est exquis, une
vie comme celle-là et le voilà bien le vrai ban-
quet.

Bon, brave, et délicieux Arsène Houssaye! en
passant dans sa rue donnez un sourire à tout
ce qui l'entoure, et remerciez-le, car en vérité la
démonstration faite par lui de la possibilité
d'une belle existence, nous est un réel cadeau,
un encouragement à vivre. Alors, examinez ce-
la vous tous qui peinez, compliquez vos efforts,
doutez: après cette preuve, il est impossible de
ne pas espérer quand même et de ne pas être
peradés, avec quelque consolation, que l'est de
bonnes fées et de bonnes étoiles.

Alexandre Hopp.

PAR FIL SPECIAL

Simple Distraction d'un Serrurier

Le père Rouillard, petit serrurier de mon
quartier, est un homme plein de bon sens, qui
possède sur chaque chose une opinion quelque-
fois discutable, souvent empreinte d'exagération,
toujours originale et pittoresque.

Je descendais parfois, obéissant parentisme,
titres et décorations, à faire un brin de causerie
avec cet honnête artisan.

L'autre vendredi, je l'ai trouvé penché sur
son étau dans les fortes mâchoires d'un étau
prise une serrure que le père Rouillard réparait,

car Rouillard répara les serrures et les graisse
comme feu Henry de Pène lui-même.

—Etes-vous content des affaires, père Rouil-
lard? lui ai-je demandé pour entrer en matière.

—Les affaires va-t-elle viennent, je vous re-
mercie. Mais la clientèle, ah! la clientèle d'aujour-
d'hui, ça n'est plus ça... on voit des choses!...

—Quelles choses, papa Rouillard?

—Des choses terribles! Tenez, je vais vous
raconter ce qui m'est arrivé, une histoire épou-
vanteable, que ce serait à se f... la tête la pre-
mière dans les lieux, si on ne tenait pas à lais-
ser un nom sans tache à sa petite famille!... Il y
a eu samedi dernier huit jours, aussi vrai que le
soleil nous éclaire (la scène se passe au sein
d'une arrière-boutique obscure), un monsieur
que je ne connais pas, assez bien mis, avec un
parapluie, entre dans mon magasin:

—Bonjour, Rouillard, qu'il me dit, figurez-
vous qu'il m'en arrive une bonne: je suis à la
porte de chez moi, sans clé. Pouvez-vous ou-
vrir ma serrure? Vous me rendriez un fier
service... en payant, comme de bien entendu.
Dépêchez-vous, je suis pressé, je pars en vo-
yage...

—Minute, que j'y lance, c'est-y une serrure
à gorge?

—Comme vous voudrez.

—C'est-y loir?

—Dans la maison même, au cinquième.

—C'est bon, que j'y fais, j'y vais suis-à.

Je prends mes outils et nous grimpons. En
deux temps, trois mouvements, j'y crochète sa
serrure.

—Ah! qu'il fait, ça n'est pas plus malin que
ça? Une autre fois, je ne vous dérangerai pas.
Vrai, il n'est pas sorcier, votre métier!...

Et voilà qu'il se met à chiner et à débâter
touchant ma partie.

—Minute, que j'y fais pour couper court,
vous n'avez plus besoin de moi, je m'en vas...

—Restez, vous allez m'aider à faire ma
malle.

Avant que j'aie répondu, il ouvre une armoire,
il attrape du linge, des chaussettes, des che-
mises (du beau linge, ma foi!) qu'il me jette à la
volée en disant:

—Entassez! Entassez! craignez pas de faire
des plis, mon valet de chambre donnera un coup
de fer en arrivant...

La malle s'emplit. Les effets: redingotes,
pantalons, gilets, vont tenir compagnie au linge
de corps...

Cette fois, la malle est pleine; nous la ficelons
solidement.

—Est-ce tout?

—Non, encore cette paire de bottes, dans
un paquet, avec cette couverture de royaume les
mita sont fraîches, il faut se couvrir... Ah!
j'oubliais le principal, l'argent...

Il furette à droite, à gauche, ouvre un tiroir
où il prend de l'or et des billets qu'il fourre à
même sa poche.

—A présent, dit-il, vous serez le meilleur
des pères Rouillard en descendant cette malle et
en allant me chercher un fiacre.

Quelques minutes plus tard, il partait bagages
chargés, après m'avoir donné son nom (Tony
Varpouit, connaissez-vous ça) et promis de
m'envoyer, en un mandat-poste, le prix de mon
déplacement, ainsi qu'un joli cadeau à Mme
Rouillard.

—Et vous avez reçu le mandat-poste, père
Rouillard?

—Ah! bien, oui... n'ib de mandat-poste et
pas plus de joli cadeau que sous la queue de mon
chien. J'avais eu tout bonnement affaire à un fi-
lon qui, non seulement m'avait fait perdre mon
temps, mais, chose plus grave, s'était servi de
moi—Rouillard, serrurier—pour forcer la serrure
d'une chambre qui n'était pas la sienne, vous en-
tendez? pas la sienne, et pour la dévaliser!

—Diable! l'aventure est piquante, en effet.
Vous n'avez pas été inquiété comme com-
plice?

—Non... ça aurait été le bouquet... car je ne
vous ai pas pu dire...

Et la voix du père Rouillard se fit plus basse
presque honteuse pour avouer:

—C'était ma propre Chambre, mes pauvres
hardes et mes petites économies que, par dis-
traction, je l'aurais aidé—cet animal-là, à com-
promettre. Ah! la clientèle!

Narcisse Lelout.

LE PROCÈS ZOLA

(SUITE)

DERNIERS TÉMOINS.—M. STORCK

M. Storck relut sa déposition au conseil de
guerre, lors de l'affaire Esterhazy, et en y ajou-
tant cette appréciation et cette révélation:

—Je crois la bonne foi de M. Zola évidente.
Je sais d'un membre du conseil de guerre qu'il
jugé Dreyfus qu'on a communiqué secrètement
à ce conseil plusieurs pièces. Je puis en dési-
gner quatre, si l'on veut!

M. LALANCE

M. Lalance est un ancien député socialiste à
Reichstadt. Il a connu la famille Sandherr et
la famille Dreyfus. Pour lui, M. Sandherr était
un exalté en même temps qu'un débauché. Il ne
croit pas que dans ces conditions l'affaire Drey-
fus ait pu être engagée de façon à donner toute
sécurité.

Au moment où il va parler de la famille Drey-
fus, le président l'arrête:

Le président.—Parlez-nous de l'affaire Es-
terhazy.

Le témoin.—Mais je n'y connais rien.

Le président.—Alors, de M. Zola.

Le témoin.—Je crois que M. Zola a bien fait
d'élever la voix. Nous croyons qu'il y a eu une
erreur au début. Nous pensons que quand on a
refusé une pièce au vice-président du Sénat, on
a mal agi en l'apportant ici. Voilà ce que je veux
dire.

Me Labori.—Oui, voilà tout ce que le témoin
peut dire, parce qu'il n'empêche de parler. Mais
ce qu'il ne dit pas, je le dirai dans ma plai-
doirie, si, toutefois, j'estime que je puis la
prononcer.

M. SÉAILLES

M. Séailles est un professeur de philosophie à la
Sorbonne. Ne pouvant venir à l'audience, il a en-
voyé son témoignage par écrit. Me Labori en
donne lecture. Il explique le motif pour lequel
il a signé une protestation en faveur de M. Zola
C'est, en très belles phrases, la critique de la
manière dont, à son sens, la procès Esterhazy a
été conduit.

Une jolie image:
La justice n'est pas une servante que l'on
sonne quand on a besoin d'elle.

En ce qui concerne la bonne foi de M. Zola:
Pour la bonne foi de M. Zola, les épreuves
même qu'il subit suffisent à l'attester; il a agi
avec son intelligence à la façon d'un homme
qui est en même temps dans une chambre où l'air
devient étouffant, sa précipite sur la fenêtre, et
au risque de s'ensanglanter, enfonce la vitre
pour faire un appel d'air et de lumière.

M. DUCLAUX

M. Duclaux est directeur de l'Institut Pas-
teur. Toute sa déposition tient en cette phrase:

—Les obscurités du second procès n'ont pas
fait disparaître les obscurités du premier—et il
nous faut la lumière.

M. ANATOLE FRANCE

M. Anatole France, de l'Académie, dépose:
—En décembre dernier j'ai passé toute une
soirée avec M. Zola. J'ai été en cette occasion,
et une fois de plus, le témoin de sa pensée. Sa
bonne foi ne saurait faire doute. Elle n'a pas
besoin de garantie. Zola a agi avec courage pour
le service de la justice et de la vérité. Il n'a
pu s'inspirer que des sentiments les plus géné-
reux.

Et c'est tout. La défense voulant laisser le
jury sous l'impression de ces derniers témoi-
gnages, renonce à l'audition de deux ou trois autres
témoins, et après qu'il a été bien et dûment
constaté que Mme de Boulangy ne consentait
pas à se présenter, et encore après la lecture par
le président d'un arrêt décidant qu'il n'y avait
pas lieu de verser aux débats l'expertise de la
lettre dite du uhlan—l'audience est levée.

Après de si longues angoisses, on respire.

Lundi, le réquisitoire et le commencement des
plaidoiries. Mardi, la cour s'ajourne jusqu'à dix
heures ou deux heures et demie, et mercredi,
dans la soirée, le verdict sera rendu.

Me Haduin.

La morceau capital, le plat de résistance de
la séance d'hier a été la déclaration d'Emile Zola.
Nous croyons qu'après la lecture de ce factum,
il sera difficile aux partisans les plus endurcis
de Dreyfus et l'entendez parler ici des gens de
bonne foi qu'on put troubler les accusations du
maître, —de garder quelque illusion. Ce morceau
d'éloquence n'est au fond qu'un méchant article
de journal, d'où la discussion elle-même est ex-
clue. Zola n'y prouve rien—il ne cherche même
pas à y rien prouver. Et ceux qui furent ses
amis et lui ont dit courageusement la vérité ont
été profondément attristés de le voir, par amour-
propre, par orgueil, disons-le nettement, s'enli-
rer dans sa détestable erreur. Il pouvait avoir
un bon et patriotique mouvement, trouver un
élan superbe, qui eût désarmé tout le monde,
car, nous l'avons dit, sa probité restait, et reste
encore, exempte de tout soupçon. Il ne l'a pas
voulu, il ne l'a pas fait. Il affirme que la légende
est le cœur de la condamnation du traître, trans-
formant en un dogme imprévu de l'insuffisance
des juges du conseil de guerre, l'opinion que
nous avons émise de la sincérité de ces soldats
et de la douleur qu'ils ont dû éprouver en con-
damnant l'un des leurs. Nous pensions, au con-
traire, que là était la vérité et que la légende
commençait avec tous les racontars imaginés par
eux-là qui n'avaient pas craint d'assumer la
cruelle responsabilité d'essayer de sauver Dreyfus.
Nous espérons, enfin, que les déclarations si net-
tes du général de Pellieux, confirmées par le
général de Boisselieu, ne seraient pas comptées
comme une quantité négligeable, dans une dé-
fense qu'il nous convenait de supposer respec-
teuse pour l'armée; mais il faut bien en con-
venir, cette défense qu'a présentée Zola a réduit
à néant ces espérances et fait litte de ces bon-
nes intentions. Et certes, il n'a pas été heureu-
sement inspiré quand, dans une phrase inciden-
te de son factum, il s'est oublié jusqu'à dire que
l'honneur de l'armée était engagé dans un men-
songe. Si l'imposture existe, n'est-ce pas plutôt
chez ce colonel qui, oublieux de son devoir d'of-
ficier et de sa consigne de soldat, s'est abaissé
jusqu'à mailler des enveloppes, à fabriquer des
télégrammes et à livrer à un avocat les secrets
qui lui étaient confiés?

Non, elle n'est décidément point heureuse,
cette défense de Zola; elle est même tout à fait
pitoyable. C'est un mauvais morceau de litté-
rature dont la dialectique échappera à tous. Et ce
ne sont pas les quelques descriptions auxquel-
les, pour une coquetterie de romancier, Zola s'est cru
obligé, qui toucheront les jurés, encore qu'ils en
soient les héros...

Que dire, que penser enfin de cette affirmation
nouvelle de l'innocence de Dreyfus, sinon qu'elle
terrible par l'assurance et l'inconscience avec
laquelle la formule son auteur? Hier, il nous
disait: "J'accuse", et il n'a rien prouvé, aujour-
d'hui, il dit: "Je jure", et il n'appelle son ser-
ment sur rien.

Il sait, il constate que le pays n'est pas avec
lui, que le Parlement le réprouve, que la cons-
cience publique le condamne. Mais, sa vanité,
cette vanité dont on n'avait tant parlé et à la-
quelle je m'étais refusé à croire—lui interdit de
confesser son erreur, de reconnaître ses torts. Il
tient à se solidariser jusqu'au bout, lui, l'homme
légère, l'illustre auteur de tant d'ouvrages maî-
trés, avec les défenseurs du traître. Il ne nie
pas les ruines accumulées par sa campagne, il
les enregistre même; mais il annonce qu'il con-
tinuera, que d'autres le suivront: ne faut-il pas
qu'il aille le dernier mot? Périssse le pays plutôt
que la cause qu'il a embrassée, et qui, en dépit
des arrêts de deux conseils de guerre, des dé-
clarations de deux chefs, les plus éminents
de notre armée, doit, selon lui, sortir le pays
d'un mensonge et de l'injustice.

Pauvre grand homme, que nous aimions tant
—comme vous reconnaîtrez plus tard, —fasse le
Ciel que, pour vous, ce ne soit pas trop tard!—
ceux qui se servent de vous et de l'autorité
qui s'attachait à votre nom et que vous avez
pu tout justement invoquer, vous conduisent au
plus sinistre des naufrages, au risque de faire
sombre non seulement votre gloire, qui fut in-
contestable, mais votre honneur qu'il ne dépend
ait que de vous de laisser incontesté...

Fernand Nau.

Troisième audience

Deux heures de réquisitoire; vingt minutes
pour une déclaration de M. Zola; deux heures de
plaidoirie: voilà le bilan de la journée.

LA RÉQUISITOIRE

M. l'avocat-général Van Cassel ne cherche
pas l'effet. Il parle en magistrat désireux de
produire une œuvre consciencieuse et utile. Ca
but, l'effet qu'il se proposait, il l'a facilement
et complètement atteint.

SON DÉBUT

Un homme connu dans les lettres va trouver
un journal militant, il s'en vient avec lui et fait
paraître un article qui, relève de l'inconscience
ou de l'impudence. Il déclare qu'un conseil de
guerre a jugé par ordre: —Que l'on me poursui-
ve en cour d'assises si on l'ose.—Eh bien! nous
y voici.

Mais où sont vos preuves, ces preuves pré-
cises, irréfutables que le conseil de guerre a jugé
par ordre? Prouvez-les! Prouvez-les! Prouvez-les!
vous venez de subir, pas une seule fois, cette
question, la seule qui fût en cause, n'a été po-
sée.

M. l'avocat-général se plaint de la façon dont
la défense a, pendant deux audiences, conduit
les débats:

Quelle provocation à nos généraux! L'attitu-
de des insultes aggraveit encore les insultes.
Comme elle est vraie cette parole du général de
Boisselieu: Les officiers sont de braves gens; ils
ont subi sans répondre de longues attaques, ils
ne connaissent que le devoir et l'amour du pays.
S'il en est qui ont fini par perdre patience, com-
me cela se comprend, et comme c'est humiliant!

Un mot sur les experts officiels:
Les trois experts du second procès ont tra-
vaillé par des méthodes différentes et ils sont
arrivés au même résultat. Ils se sont appuyés
sur le bon sens original et sur des pièces de
comparaison certaines. Les autres n'ont eu en
main que des documents incertains:

Sur les experts officiels:
Deux-là, je n'ai rien à dire. Ils font cortè-
ge à M. Bernard Lazare, l'entrepreneur de la
révision, et il y a trop d'argent là-dedans pour
qu'ils ne soient pas récusés. J'ajoute seulement,
puisque je parle de M. Bernard Lazare, que le
témoin Stock, entendu à votre dernière audien-
ce, est l'auteur de ses brochures. Il doit facile-
ment admettre la multiplication des documents
en cette affaire.

Pourquoi la campagne?
Pourquoi? Parce que la famille, qui a en la
mauvaise de voir un de ses membres condamné
pour un crime odieux, était puissante et riche—
et qu'elle n'a rien mesuré.

Sait l'historique de l'affaire Dreyfus à la
Chambre des députés.

En passant, cette phrase à l'adresse des "in-
tellectuels":

Quelle étrange maladie de l'esprit que celle
des intellectuels qui raisonnent ainsi: "Plus les
membres du gouvernement sont certains de la
culpabilité de Dreyfus, plus ils doivent désirer la
révision".

M. l'avocat-général se pose cette question:
"La défense de Dreyfus n'a-t-elle pas été com-
plète, parfaite?"

Peut-on dire que le condamné de 1891 n'a pas
été bien défendu, alors qu'un avocat éminent en-
tre tous plaidait pour lui? Cet avocat a gardé
pour lui sa conviction: c'est vous dire combien
éloquent a dû être sa plaidoirie. Il a été com-
mandé à l'unanimité par des jurés qui l'ont fait
la mort dans l'âme... La lamenteuse pièce: "Cet
le conseil de D...", qui prouve qu'elle a été com-
muniée aux membres du conseil? Le comman-
dant Henry a dit que cette pièce avait été mise
dans un dossier avant la fin d'août 1896.

(A suivre).

NOS ÉCHOS

Alcool de Menthe

DES

INDÉSICABLES

De Fécamp

SE TROUVE Chez Beliso - Surraco.

Société «L'Avenir».

La progressiste Société de Gymnastique et
d'Escrime «L'Avenir», effectuera dimanche pro-
chain 17 du courant, répondant ainsi à une ga-
lante invitation de son président, M. Pierre
Clouzet

LA REPUBLICANA
Gran manufactura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platinas
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Française contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)
Sinistres payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTENIA, HIPOCONDRIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Raquitismo, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTROSIS, TENDINITIS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Recurso por excelencia para estas afecciones. — Dosis: 1 ó 2 cucharadas de la solución de cada vez.
Véase el prospecto en la farmacia de la Cruz Roja.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Mueblería y Tapicería.—Tipos para Imprenta.—Papeles para
Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferrería

Almidon
MACK
de doble Fuerza
Marca de fábrica.
Con esta nueva preparación se plancha con sorprendente rapidez, obteniendo un lustro y fuerza extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor H. Mack, Vm. S. D.
Únicos depositarios para el Rio de la Plata: STAUDT y C. Montevideo—Buenos Aires—Rosario—Bahía—Genoa—Manchester—Berlin.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
DE
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMADA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
37, BOULEVARD DE STRASBURG, 17
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TRNO PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre
20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du gouverne-
ment, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solis.

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20—CALLE CANELONES—20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	POCERA		USO	POCERA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	\$ 3.20	Baño sulfuroso, con ropa . . .	\$ 0.60	\$ 6.00
" sin ropa.	" 0.24	" 2.60	" sin ropa.	" 0.50	" 5.50
" de almidon, con ropa.	" 0.40	" 4.20	" de ducha escocesa, con	" 0.45	" 3.60
" sin ropa.	" 0.35	" 3.50	" ropa.	" 0.40	" 3.00
" de alrecho, con ropa.	" 0.40	" 4.20	" idem ídem, sin ropa . . .	" 0.30	" 3.00
" sin ropa.	" 0.35	" 3.50	" de ducha fría y lluvia,	" 0.30	" 3.20
" alcalino, con ropa.	" 0.40	" 4.20	" con ropa . . .	" 0.30	" 3.20
" sin ropa.	" 0.35	" 3.50	" idem ídem ídem, sin ropa .	" 0.21	" 2.60

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña provee a su numerosa clientela y al público
en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al
pedido mas exigente.
161, Calle Uruguay, 161—Montevideo

F. L. LEBET
Atelier de réparation en horlogerie, bijou-
terie et petite mécanique
Règlage et observation de chronomètres
de marine à l'heure astronomique
MEDAILLE D'OR
Diplôme d'honneur
la plus haute récompense
ZURICH 1883
PARIS 1867
PLUSIEURS BREVETS D'INVENTION
TRAVAUX GARANTIS
204 — Rue Général Liniers — 204

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
LIGURIA
Capitan: A. J. COOPER
Saldrá el 22 de Abril de 1898
Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisbon, Cornuá, (La Pallice La Re-
chelle) y Liverpool.
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Rivedo, Carril, Gijón, Cornuá, Santander,
Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas
las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.
WILSON, SONS Y C. LIMITED
AGENTES
MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214
BUENOS AIRES Reconquista 323
Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente G. V.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un
nouveau **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment
supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4° imprimé sur trois
colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs
d'une grande compétence, bien proportionné dans toutes les parties, donnant sur
chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier.
La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera
omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont
introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront expo-
sées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage
de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, com-
plètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.
Des portraits nombreux (illustration fort intéressante), dessinés d'après les
documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres
de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation
des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour,
forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.
MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent
chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils
le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes,
au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).
SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes
brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu
au souscrivant.
N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmen-
tation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Maciel,
MONTEVIDEO
BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription a forfait: 10 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés,
50 piastres or, en volumes reliés
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE**
ILLUSTRE en six volumes au prix a forfait de
que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par
semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par séries de 10 fasc.—volumes brochés—
volumes reliés au fur et à mesure de l'apparition.
(Bayer les notes d'envoi non choisies)
Nom et Qualité (bien lisible)
Adresse
A le SIGNATURE

En Casa de todos los Perfumistas y Peluqueros
de Francia y del Extranjero
La VELOUTINE
Elixir de Glicerina especial
PREPARADO AL RESUMITO
POR CH. FAY, PERFUMISTA
PARIS — 8, rue de la Paix, 8 — PARIS

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO, POR NO TENER COBRADORES
Una botellada de 200 litros sin casco \$ 21.00 sea el litro ó kilo \$ 0.12
Media 100 " " " 12.50 " " " 0.12 5 mill
Cuarta 50 " " " 6.50 " " " 0.13
Damasquinos 15 " " " 2.10 " " " 0.14
Vino de vino. " " " 6.20
Grapa. " " " 0.60
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los casos se pagarán \$ 2.00 por botellada; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola;
\$ 0.60 por damasquino, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje ad-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo
AL ESTABLECIMIENTO Y BODEGA.
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un casco, en una sola
caja, en botellas ó damasquinos bien tapados y acostados para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbicida, Cicatrizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Orejas, de la Nariz, de la Laringe, de la
Voz, de las Vías urinarias, Ginecología, Ulceras, Quemaduras, Heridas,
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
Depósito: Paris, 17, Place Cadeau. — Montevideo, NORICA DEL SOL, Miguel Rey.

FERNET - BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Metallas de oro y gran diploma de honor a las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1874, Fi-
ladelfia 1876, Sydney 1878, Melbourne 1881, Milan 1881, Niza 1883, Turin 1884, Amberes 1887
muchas otras recompensas.
ULTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de honor a la Exposición de Londres 1883 y Palermo 1882. Medallas de oro a las
Exposiciones de Barcelona 1888 y Paris 1889. Medalla de oro a la Exposición Ibero-Americana
Genova 1892. Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
MAXIMAS HONORIFICENCIAS
Unicos concesionarios para la América del Sur desde 1873.
CARLOS F. HOFER Y C. GÉNOVA
El FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita
la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal tercio
mal del hígado, spleen mal del mar, el licor venenoso, anti-fébril segun que la
comprobado por cantidad de certificados médicos.—No se deja el público engañar por las falsas
imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empieza a presentarse, y pide legítima
Fernet - Branca
Unicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C. — Montevideo
Debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los
falsificadores y contra los infractores a dicha concesión.— **MISIONES 81.**

Revue du "Courrier Franco-Orientale"
(277) Du 15-Avril 1898
MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté
IV.—La Police de l'avenir
CHAPITRE IX
CADAVRES ANONYMES
—Que voulez-vous, répondit Mathelin, je
voudrais d'abord payer mes dettes et puis m'offrir
une noce aux Halles!
Alors, il m'expliqua qu'il avait vu certains de
ses amis hériter et s'offrir durant une nuit une
fête dans les cabarets des environs des Halles,
dont le souvenir était resté dans son cerveau

comme celui d'une sorte de Paradis éternelle-
ment désirable.
C'était pour faire une fête dans des bouges
que ce misérable avait tué un homme!
La mère Herland disait, quand on lui remet-
tait les trente francs trouvés chez Mme Guyot-
Dessaigne assassinée:
—Mes enfants, vous avez fait de la belle ou-
vrage!
Bien des assassins n'ont même rien trouvé
chez les gens qu'ils ont tués! Mais, en réalité,
ceux-là ne savaient pas à l'avance quel serait le
bénéfice de leur crime, tandis que Mathelin, lui,
savait bien qu'il n'aurait pas plus de 500 francs.
Il avait combiné froidement son affaire pour
cette somme!
N'est-on pas terrifié quand on réfléchit aux
mobles parfois étrangement fatiles qui pous-
sent des hommes à tuer leurs semblables!
Aussi, Mathelin ne s'était pas fait grande il-
lusion sur le sort qui l'attendait. Il avait fort bien
entrevu la possibilité d'être arrêté, condamné,
exécuté... mais il voulait une nuit de noce!
Pour se la procurer, il n'avait pas hésité à sup-
primer le père OJ... et à risquer sa propre vie.
Le misérable fut condamné à mort et exécuté,

mais quand on le traîna jusqu'à la guillotine, la
mort l'avait déjà touché.
En prison, il avait été atteint de la phthisie, et
c'était presque un cadavre, le corps dont M.
Deblair coupa la tête.
Telle fut la conclusion de cette affaire.
Et c'est pour cela que cette affaire est un des
exemples les plus saisissants de la lacune grave
qui existe dans la police française.
Si la persistance de Mme. OJ... n'avait pas
été telle qu'elle m'intéressa, et que je commen-
çai aux journaux la description complète des
événements du disparu, aucun doute n'est possible,
jamais les gendarmes d'Esby ne se seraient avisés
de prévenir le Parquet de Paris ou la Pré-
fecture de police que le pendu enterré dans le
cimetière de leur commune était l'ancien jardi-
nier pleuré par son épouse.
J'estime qu'il est triste qu'à la fin du dix-
neuvième siècle, à cette époque de progrès, la jus-
tice et la police ne soient encore réduites à une
méthode si rudimentaire, qu'à quelques kilo-

mètres de Paris on trouve un cadavre dans des
conditions dramatiques et qu'on l'enterre sans
même connaître son identité et sans que la poli-
ce de Paris ait été avertie!
Je crois que le cas de Mathelin démontre bien
la nécessité d'une centralisation des renseigne-
ments de police et de justice, et la création d'un
ne circulaire envoyée à tous les commissaires de
police, à tous les parquets de France, à toutes les
brigades de gendarmerie, signalant et les cadav-
res retrouvés et les personnes disparues, don-
nant toutes les indications qui peuvent mettre
sur les traces d'un coupable.
Et cette centralisation, que j'ai tant de fois
souhaitée quand j'étais chef de la Sûreté, serait
une garantie de plus pour la sécurité des cito-
yens et la conservation de leurs propriétés. Et
effet, tous les jours, des vols importants se com-
mettent aussi bien dans les départements qu'à
Paris: des châteaux sont dévalisés, des églises
pillées, et ce n'est qu'après des mois d'infir-
mieuses recherches que les magistrats de pro-
vince, qui tiennent à ne pas "classer" les affaires,
envoient des commissions rogatoires à Paris.
Ils ont bien, eux aussi, la presse, mais c'est

la presse locale, et cette publicité ne s'étend que
dans un rayon très étroit; la plupart du temps,
elle n'arrive pas à Paris.
Or, souvent les dévaliseurs n'appartiennent
pas à la région, et rentrent chez eux, le plus
tranquillement du monde, avec leur butin, dont
ils se débarrassent au bénéfice de recailleurs pa-
risiens, étrangers ou de gens connus d'eux dans
leur propre pays.
Il ne se passe pas de jour, qu'en perquisition-
nant chez des maîtres, on ne trouve des ob-
jets d'une valeur importante, certainement volés,
et dont l'auteur de la dévalise est en absolue-
ment impossible au magistrat instructeur, ou à
l'officier de police judiciaire qui perquisitionne,
de retrouver le propriétaire, si le vol n'a pas
été commis dans le pays même ou les environs.
Si donc tout se centralisait à Paris, comme
je viens de l'indiquer, l'administration centrali-
sée quelle qu'elle soit ferait imprimer des ni-
le la nomenclature des objets volés, les détails
connus sur les individus soupçonnés, et enverrait
cette note dans toutes les directions.
On pourrait même ajouter, comme les Anglais
et les Américains l'ont compris si bien, le mot
récompense (reward), que nous n'osons accorder

ouvertement nous autres Français qu'aux braves
gens qui rapportent un objet trouvé.
Cette centralisation non seulement ferait re-
trouver des coupables, comme j'indiquais plus
haut, mais elle servirait aussi parfois à faire
éclater l'innocence d'un homme injustement
coupé.
Je vais citer un exemple frappant de cet autre
côté de la question.
Il y a quelques années, on repêchait dans la
Seine, à deux heures de Paris, un cadavre étran-
gement ligotté avec des bandes de toile, et, cette
fois, tout se passa d'une façon absolument diffé-
rente de ce qui était advenu dans l'affaire
Mathelin.
Les gendarmes conclurent à un crime et un
pauvre diable de vagabond, reconnu suspect, fut
arrêté.
Comme il lui était impossible d'indiquer l'iden-
tité de sa prétendue victime, attendu qu'il
ne l'avait jamais vue, on le garda au secret un
grand mois, jusqu'au jour où le hasard fit éclater
son innocence.
(A suivre)